

Ce journal paraît tous les vendredis de l'année universitaire (de novembre à mai) — les vacances exceptées.

# L'ÉTUDIANT

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION LAVAL.

Rédigé en collaboration Universitaire

**ABONNEMENT :**  
Canada et Etats-Unis, . . . 1 piastre  
Etranger, . . . 7 fr. 50  
Il est strictement payable à l'avance.

## La Fédération Universitaire

Si la fédération est discutable au point de vue politique, elle s'impose au point de vue universitaire.

Une université moderne qui a la notion précise des responsabilités du présent et le souci de l'avenir de sa race doit être dirigée selon les principes de la fédération. L'unité de direction entraîne l'unité dans le travail et l'unité dans l'effort par l'utilisation et la poussée de tous les éléments qui la composent vers un but bien défini et sans cesse poursuivi.

Gaston Paris, un grand écrivain français qui a écrit de belles pages sur les origines de la vieille France, a dit quelque part que ce qui fait une nation, ce n'est pas seulement la coexistence purement matérielle, créée par la force et maintenue par l'habitude, d'un certain nombre d'hommes sous une même association politique. Une société ainsi constituée est un pur mécanisme, quelquefois ingénieux et puissant, mais qui n'offrirait plus qu'un amas de pièces inertes et bientôt séparées si le ressort qui fait tout mouvoir est détruit. . . La source directe de la vie nationale se manifeste par l'amour. . . Une nation n'existe que quand elle aime, et ceux-là seuls sont frères et membres d'un même corps qui aiment quelque chose en commun. . . Le lien national est un amour commun qui plane, pour chaque citoyen, au-dessus de ses désirs et intérêts particuliers et dans lequel il est sûr d'avance de se rencontrer avec n'importe quel autre citoyen. . .

Or, parmi les moyens de réaliser cet idéal de la vie nationale, la diffusion de l'instruction supérieure, la solidité de l'esprit universitaire est un des plus puissants leviers que l'on connaisse, car il s'inspire précisément des grands principes d'amour de désintéressement et d'union latente qui forment la base du véritable esprit national tel que le conçoit Gaston Paris.

C'est une espèce de fil d'Ariane aussi passant qu'invisible.

Qui a fait plus grande l'Allemagne contemporaine? Ce sont des universités connues et dirigées dans un esprit véritablement national.

Qui fait la France si grande et si brillante dans tous les domaines si vastes de sa pensée? Ce sont ses universités qui façonnent son esprit, le meublent et l'utilisent dans chacune des générations nouvelles imprégnées de ses traditions et nourries de l'idéal commun.

Que font les Etats-Unis actuellement? Ils élèvent partout des monuments à la science. Ils perfectionnent leur outillage universitaire; ils s'alimentent à toutes les sources vives du vieux monde; ils naissent à une vie nouvelle. Désignés depuis longtemps comme un peuple de commerçants, ils ont l'ambition de se créer une réputation de savants et d'intellectuels. Ils y réussissent, car leurs universités impriment déjà à leur esprit une direction nouvelle, si bien, qu'avant peu d'années ils seront plus fiers de leur réputation de savants que de celle de commerçants.

Les universités auront eu sur eux une telle emprise, qu'elles auront métamorphosé avant longtemps leur conception actuelle de l'esprit national. Leur pensée sera plus féconde, leurs horizons plus larges et plus élevés.

Si donc l'esprit universitaire, dans les autres pays, exerce une si grande influence dans toutes les branches de l'activité humaine et jouit d'un prestige tel qu'il peut changer, façonner l'esprit d'une nation, lui conserver intactes les traditions ancestrales ou bien lui imprimer une direction nouvelle et nécessaire, c'est qu'elle repose sur une base immuable: l'"association coopérative" de ses meilleurs éléments, c'est-à-dire, la

"fédération de ses facultés enseignantes".

Ici, nous avons eu, souvent, la prétention de passer pour une nation. Mais notre heure n'est pas encore arrivée. Nous manquons d'hommes pour nous diriger dans ce sens, et nos universités ne sont pas encore prêtes à assumer une telle responsabilité.

Nous avons quelques éléments disparates qui ont une certaine valeur individuelle, mais il leur manque la cohésion nécessaire pour l'action de longue haleine.

Donnez-moi un point d'appui, disait Archimède, et je soulèverai le monde.

Le point d'appui d'une université est dans la fédération. Tant que cette réforme n'aura pas été opérée sur les bases véritablement larges d'une université nationale, gardons nos titres en poche et attendons de maître avant de nous agiter.

Les étudiants, cependant, plus sages ou plus téméraires, disons plutôt plus clairvoyants, ont compris la force de ce principe moderne. Au lieu de diviser leurs forces ils se sont réunis en fédération. Toutes les facultés sont associées dans un conseil supérieur où elles ont des représentants attitrés, mais elles conservent une certaine autonomie.

Cette organisation nouvelle devrait donner les meilleurs résultats non seulement au point de vue disciplinaire, mais aussi au point de vue intellectuel. Ce conseil supérieur devrait prendre l'initiative de créer des cercles littéraires et scientifiques où les étudiants feraient les frais des séances. Les conférenciers y viendraient lire un travail sur un sujet de leur compétence; la critique en serait faite par ses confrères, désignés à l'avance, et un professeur ferait une mise au point concluante. Cet entraînement nouveau forcerait l'élève à réfléchir, à approfondir une question, à la présenter clairement et dans un style convenable.

Car, il faut bien savoir que l'enseignement du professeur ne consiste pas seulement dans l'exposé pur et simple des questions qui le concernent; il doit faire plus et mieux: c'est-à-dire suivre l'élève chez lui, lui communiquer le feu sacré de l'étude, l'amour de la recherche, la tradition des méthodes, l'habitude de l'analyse et l'utilité de la synthèse. Or, ces cercles seraient des occasions de venir en contact, un moyen de prolonger l'intérieur entre les élèves et leurs professeurs et, dans certaines circonstances, un prétexte pour mettre à l'étude certaines questions générales qui intéresseraient la fédération tout entière.

"L'Étudiant" m'a fait l'honneur de me demander un petit article sur ce sujet. Je l'en remercie. Je jette ici quelques idées qui ont fait leur chemin ailleurs. Pourquoi pas chez nous? . . .

Sully Prudhomme dit quelque part que "les sereines clartés d'apaisants conseils et de frais réconforts pour la plus âpre tâche".

DR ALBERT LESAGE.

Professeur de Pathologie Interne.

3 février 1914.

## La langue française au Canada

Il y a quelques mois la Ligue des Droits du Français publiait en brochure sous ce titre: "La langue française au Canada", une série d'articles excessivement intéressants de M. Pierre Homier.

Ces articles d'un haut mérite furent fort appréciés dès leur apparition, et sans doute avec raison, puisque quelques mois à peine après leur publication, M. Gustave Gautherot, professeur à l'Université catholique de Paris, écrivait dans

## POURQUOI MENTIR...

Chère, pourquoi mentir si tu ne m'aimes plus?  
Que ta lèvre, comme ton ame, reste pure,  
Qu'elle ne souille pas d'une inutile injure  
Le chaste souvenir des bonheurs révolus.

Comme une source en deuil sous les arbres touffus,  
Vers nos passés l'amour éternise un murmure,  
Et l'écho des baisers qui jadis nous émurent  
Dit ton coeur enfantin et l'amant que je fus.

Si des pleurs de regret perlent à nos paupières,  
Si nous jetons encor des regards en arrière,  
Ne les profanons pas d'un mensonge mauvais.

Les miroirs sont ternis, jumeaux des destinées,  
Oublions, en laissant tomber les fleurs fanées,  
Moi, ton nouveau désir, toi, la route où je vais.

LOUIS PAYEUR.

"Univers" qu'il les trouvait "merveilleux de perspicacité, d'esprit et de noblesse."

Et il ajoutait: "Dans le petit examen de conscience qu'il (P. Homier) fait passer à ses compatriotes, il ne souffle point de grandes phrases; il se contente de mener, à travers les faits de la vie journalière, une simple enquête; mais combien elle est éloquent! Il ne pense point révolutionner le présent, mais il espère préserver des erreurs passées "la génération qui dort encore en ses berceaux"."

C'est un fier coup de main que vient de nous donner M. Pierre Homier. Epris d'une franche amitié pour les siens et se rappelant que c'est par la connaissance approfondie de soi-même que l'individu se perfectionne tant au point de vue purement national qu'au point de vue moral, il a étalé au grand jour quelques-uns de nos défauts qu'il nous coûte bien de reconnaître.

Comme la brochure s'adresse particulièrement aux jeunes, il semble qu'il nous appartient surtout à nous, étudiants de Laval, — qui, indiscutablement, excrions plus tard quelque influence sur les autres — d'y puiser les leçons de patriotisme dont nous avons grandement besoin.

Qui dit patriotisme, dit dévouement. Mais n'ayez crainte, il ne s'agit pas ici d'héroïsme, mais d'un patriotisme élémentaire auquel un homme vivant en société ne peut se soustraire.

Vous savez avec quel mépris l'on regarde celui qui trahit son pays, et avec quelle sévérité l'Etat l'en punit. Eh bien! "si livrer des forteresses à l'ennemi — fût-ce pour gagner une fortune — est un crime, qu'est-ce donc que de lui livrer des âmes, l'âme surtout de la jeunesse? Et n'est-ce pas la lui livrer en quelque sorte que d'en chasser les mots qui la gardent française pour en introduire d'autres, dont le rôle est de la saxonniser?"

Mes amis, exprimons-nous en français, voilà comment nous serons patriotes. Parlons le français et surtout parlons-le correctement, voilà comment nous rendrons à la race le plus patriotique des services. C'est aussi de l'apostolat social catholique que d'enrayer cette tendance à l'anglomanie, car il n'y a pas aujourd'hui — quoi qu'on en dise — de vérité mieux établie que tout ce qui fortifie la race française en Amérique tend à fortifier en même temps le catholicisme.

Il est incontestable que nous ne nous acquittions pas de tout notre devoir à l'égard de la langue française. Nous n'avons pas trop à nous en étonner, la notion du devoir public est tellement affaiblie de nos jours. Mais à nous de réagir! la réaction s'est déjà fait sentir, il faut l'accroître. Et le grand moyen d'y arriver, est de répandre partout l'idée qu'il nous faut du français. Gardons-nous bien de ne jamais traiter ici la minorité anglaise comme l'on traite la minorité française dans les autres provinces. Mais de grâce ne manquons pas une

occasion de donner à notre langue le rang auquel elle a droit.

Délivrons la race de ces emplâtres qui ne peuvent demander un numéro de téléphone qu'en anglais; qui, dans les tramways ne tombent et ne se relèvent qu'en anglais, "excuse me", "Madam, take my seat"; qui aiment bien le doux parler de France mais qui ne voudraient pour beaucoup s'en servir dans "les affaires" sous le ridicule prétexte que le saxon est la seule langue commerciale en ce pays. Il est faux de prétendre que la langue commerciale du Canada et spécialement de la province de Québec est exclusivement la langue anglaise. Pour ne citer qu'une opinion, voici ce qu'en disait un de nos concitoyens anglais, M. F. D. Shallow, dans le "Canadian Courier" du 2 septembre 1911: "La langue française est un des éléments du commerce canadien-français. Elle est destinée à devenir par le développement de celui-ci un des éléments du commerce canadien en général. L'usage de cette langue n'est pas une faveur, mais un droit garanti par la constitution. Si le Canadien-français abdiquait ce droit, il serait digne de notre mépris."

M. Shallow n'est pas le seul à penser de la sorte. Si nos hommes d'affaires canadiens-français l'avaient mieux compris, nous ne verrions pas aujourd'hui, aux écoles du soir de l'est de notre ville, rejeter les premières règles de grammaire française par des jeunes gens qui savent à peine lire la langue de la famille, pour ne demander que de l'anglais à l'instigation des patrons.

J'aime à croire que ces cas sont plutôt rares, mais ils existent et ils n'en sont pas moins déplorables.

Par bonheur la lumière paraît se faire sur cet état de choses depuis quelques années. Des retours surprenants ont été notés. Mais quand même ne cessons de rappeler au devoir ceux qui en ont oublié la notion.

Quoi que l'on fasse à notre égard dans l'Ontario ou ailleurs, nous, descendants des découvreurs et des plus vaillants défenseurs de ce pays, parlons la langue qu'ils nous ont apprise, surtout au moment où les nations d'Europe, notamment l'Angleterre, semblent se piquer de la bien parler en réalisant ainsi le mot de Henri de Bornier: "Tout homme a deux pays, le sien et la France."

LIONEL VANIER, du Cercle Laval.

## CUIQUE SUUM

Nous nous empressons de rectifier deux erreurs qui se glissèrent dans la mise en page de la pièce de M. Paul Morin, intitulée "L'attente", que nous avons publiée la semaine dernière. Ligne 2: une coquille, "len" pour lent; ligne 8, "subite" pour subtile. Dont acte.